

ՄԱՏԵՆԱԽՕՍԱԿԱՆ

A. Thumb. — *Die griechischen lehnwörter im armenischen* (extrait de la *Byzantinische zeitschrift*, IX, 388-452).

En étudiant les emprunts de l'arménien au grec, M. Thumb, l'un des savants qui connaissent le mieux l'histoire de la langue grecque, s'est proposé avant tout de déterminer quels renseignements peuvent donner ces emprunts sur l'état de la *κοινή* et du moyen grec à la date où ils ont été faits. L'*Armenische grammatik* de M. Hübschmann lui fournissait une base solide, à laquelle il était difficile — impossible même — de beaucoup ajouter de vraiment important au point de vue de l'arménien. Mais il est curieux de savoir ce qui, dans les particularités que présentent les emprunts, pourrait s'expliquer par le grec, et cela, nul n'est en situation de le dire mieux que M. Thumb. Aussi tous ceux qui voudront connaître la question devront-ils étudier avec soin ce travail. L'article contient trop de détails, trop de nuances délicates pour être résumé et il suffira d'en noter ici les points essentiels.

Il importe de le bien établir tout d'abord : on ne doit pas s'exagérer la précision et la rigueur des renseignements fournis par les emprunts d'une langue à une autre. D'une part en effet on entend assez mal les finesses d'une phonétique étrangère et de l'autre, comme chaque langue a un système phonétique propre, il est le plus souvent impossible d'y reproduire autrement que par des à peu près très grossiers les mots d'une autre langue : on sait ce que deviennent en français les mots anglais ou en anglais les mots français. — De plus il faut tenir compte de la manière dont se font les emprunts ; il en est qui résultent de rapports directs entre hommes parlant des langues différentes : ainsi les plus anciens emprunts de l'arménien à l'iranien semblent bien provenir du caractère parthe de la noblesse arménienne d'époque arsacide — bien que les changements résultant de l'adaptation à la langue empruntante soient en gé-

néral nombreux et profonds dans ce premier cas, le caractère de régularité et de spontanéité de ces changements en rend l'étude très instructive — ; il est d'autres emprunts qui sont faits simplement à la langue des écoles et des livres : les emprunts de l'arménien au syriaque et au grec appartiennent presque tous à cette seconde catégorie ; l'étude détaillée de M. Thumb confirme tout à fait à cet égard ce que l'on savait déjà ; les emprunts faits de cette manière présentent souvent des altérations moins profondes que les emprunts vraiment populaires, mais on doit toujours se demander quelle y a été l'influence de la graphie et leur témoignage en matière de phonétique ne saurait passer pour tout à fait sincère. — On voit de quelles réserves est entouré l'usage que le linguiste peut faire des emprunts pour étudier l'histoire des langues.

M. Thumb, constatant que l'*n* grec est rendu par *h* et *t* dans les anciens emprunts beaucoup plus souvent que par *h*, attribue ce fait à la prononciation des Grecs des bords de la mer Noire qui ont conservé la valeur *e* de l'*n* : le fait que *t* est emprunté à l'*n* grec et en occupe la place dans l'alphabet suffisait déjà pour indiquer que, pour les auteurs de l'alphabet arménien, l'*n* grec était un *e*, non pas un *i* : il reste à savoir si la chose n'est pas due à une tradition d'école autant qu'à une prononciation dialectale. — Pour *v* on rencontre tantôt *h* et tantôt *h* : la graphie *h* indique bien que *v* ne se prononçait pas encore *i* au V^e siècle, mais *h* ne prouve pas la prononciation *i* : *h* et *h* peuvent être deux approximations pour rendre la voyelle *ü* qui n'existait pas en arménien. Il est donc hasardeux de tirer parti de la double graphie *h* et *h* pour établir l'existence de deux prononciations en grec, comme le fait M. Thumb.

Pour le *ρ* grec l'arménien a tantôt *α* et tantôt *ρ* : *α* est naturellement de règle devant *h* et *ρ* devant les occlusives (v. les statistiques de l'auteur p. 404) ; car l'arménien emploie toujours *α* devant *h*, et *ρ* devant les occlusives dans les mots originaux : par ailleurs il y a hésitation : tout ce que l'on peut conclure de là, c'est que *ρ* et *α* présentaient des nuances de prononciation qui ne permettaient d'identifier aucun des deux avec le *ρ* grec : c'est ainsi que ni l'une ni l'autre des deux *l* du russe ne répond à l'*l* du français ou de l'allemand. Il eût été curieux de noter que c'est *α* qui, dans l'alphabet, occupe la place de *ρ* et *ρ* qui est un caractère ajouté en dehors de l'ordre grec.

De la double transcription de *λ* par *λ* et *λ* M. Thumb croit pouvoir conclure à l'existence en grec du V^e siècle de deux sortes

de *l* : il constate en effet que *z*, qui était une sorte de *l* vélaire, apparaît surtout devant les voyelles sombres. Si l'on admet cette hypothèse, il en résulte nécessairement la conclusion que le grec opposait une prononciation vélaire de *λ* dans *λα*, *λο* à une prononciation non vélaire dans *λε*, *λι* : car, en arménien, la distinction de *z* et *l* ne tient jamais à la nature des voyelles qui suivent : la seule règle connue est que *z* est constamment employé devant consonne. Mais on doit convenir que la statistique de M. Thumb n'est pas absolument décisive : dans les anciens emprunts il a trouvé 28 exemples de *z* contre 3 de *l* devant voyelle sombre, et 7 de *z* contre 11 de *l* devant voyelle claire. La première opposition paraît frappante, mais sa valeur est entièrement détruite par le fait que, au point de vue arménien, c'est *z* qui répond au grec *λ* et en occupe la place dans l'alphabet ; la seconde est représentée par des différences trop faibles pour rien prouver d'une manière sûre. — Au surplus toute discussion sur la répartition de *z* et *l* dans les emprunts restera vaine aussi longtemps qu'on n'aura pas examiné de près dans les anciens manuscrits l'emploi général des deux lettres, l'histoire de la substitution partielle de *l* à *z* (1) et la valeur du signe diacritique qui surmonte souvent *z*.

En somme il paraît bien difficile dans la plupart des cas de tirer des emprunts arméniens des renseignements sûrs sur l'histoire du grec. Par exemple M. Thumb montre fort bien comment la transcription de *ξ*, *ψ* par *ϣ*, *ϣ* trouve une explication dans la prononciation grecque : mais on en rend compte aussi par l'arménien : on sait que l'ancien **z(h)uaw* est devenu phonétiquement *ϣuaw*. Il n'importe pas moins d'ailleurs de ne pas tirer des mêmes faits des conclusions trop précises pour l'histoire de l'arménien : le travail de M. Thumb permettra de déterminer ce qui, dans les faits observés, peut provenir de la prononciation grecque et rend par là un grand service aux études arméniennes.

L'altération la plus sûrement arménienne se trouve dans les mots de trois et de plus de trois syllabes : elle consiste dans une assimilation de la voyelle de la seconde syllabe à la voyelle de la première : *բնսսսս* βόναδος — *կորոզիոն* κοράλλιον — *մոնոզոն* μονάζων — *ողոմպի-*

(1) La substitution de *ալ* au plus ancien *ալլ* ne suppose pas nécessairement que, dans les plus vieux manuscrits, *z* recouvre la prononciation *l*, comme semble le croire M. Hübschmann, *Arm. gramm.* I, 327, n. 2 : elle peut s'expliquer par le fait que *ալ* aurait remplacé *ալլ* sous l'influence de *ալոյ*, *ալուծ*, etc.

ադ օδλμπιδάδ- — սարρηողոն στρόβιλον (?) — մեքենայ μηχανή — մեղեդի μελωδία — մեսեդի μεσώδιον — φιλόσοφος փիլիսոփա — լինդիրոն λυγγούριον — հաղապար καλοπόδιον — մաղտաքէ μαστίχην. Si l'on note que, dans le dissyllabe դալապար *dolabra*, l'assimilation se produit en sens inverse (et de même dans մոմս μῆμος), on ne pourra guère attribuer le sens dans lequel se produit ici l'assimilation qu'à l'influence de l'accent secondaire arménien sur l'initiale. Les mots où l'assimilation est différente ont subi des influences particulières, ainsi պատարհս ποδαργός une influence syriaque (Hübschmann, *Arm. gramm.* I, 371). — Dans tous ces faits l'accent grec ne joue aucun rôle, comme le montre la simple énumération des exemples.

Il en est tout autrement des finales grecques, et c'est là un des faits les plus curieux et les plus neufs que M. Thumb ait mis en lumière. — La forme du nominatif sous laquelle les mots se présentent naturellement à l'esprit comprend dans les substantifs grecs outre l'élément radical un élément de flexion, -ος, -η, -ις, -υς, etc.; au contraire la forme de nominatif-accusatif singulier de l'arménien ne comporte aucune désinence. La difficulté qui résultait de là a été résolue de deux manières, tantôt par l'emprunt pur et simple de la forme du nominatif qui sert ensuite de radical dans la flexion, ainsi բարբառս βάρβαρος, génit. բարբառսի: հիւրակէ κυριακή, génit. հիւրակէի: etc., tantôt par suppression de la finale grecque, ainsi որթողըս ὀρθόδοξος, génit. որթողըսի: հիւղ ἕλκ, génit. հիւղեայ: etc. Or M. Thumb a reconnu que, si une finale non accentuée pouvait à peu près indifféremment être conservée ou supprimée, une finale accentuée était toujours maintenue: le -ւ final de ցաււոն (ցաւին) ne peut pas tomber et l'on a դմելին. Le mot պոռնիկ ne fait pas exception comme le croit M. Thumb, car il répond pour le sens à πόρνος, πόρνη et non à πορνικός et -իկ y est un suffixe arménien, comme -եցի dans եկեղեցի qui n'est pas une simple reproduction de ἐκκλησία, mais une adaptation. Quant à բարաղր en regard de χαράδριος, M. Thumb estime qu'il peut y avoir eu une accentuation *χαράδριος. La règle est donc sans exception.

La suppression des finales grecques a eu une conséquence très curieuse, c'est de rendre relativement nombreuse la classe (de forme très archaïque) des thèmes en -ր- et en -ղ- qui compte très peu de mots proprement arméniens: on a ainsi արթր, արկղ, etc.; en effet ἄρθρον, ἄρκλα, etc. donnaient au nominatif արթր, արկղ, etc.

Après avoir montré que les mots que l'arménien doit au latin sont venus par l'intermédiaire du grec, M. Thumb indique l'idée

que les emprunts de l'arménien du moyen âge au français (et à l'italien) auraient aussi passé par le grec; mais il n'en donne aucune preuve; il suffit de voir un mot comme *ջանցիկ* reproduire le *ch* du français du moyen âge, inconnu au grec de toutes les époques, pour écarter cette idée: le grec n'a pas pu distinguer *ch* de *c* et a *τσαντζιλιεργς*. On se représente mal comment M. Thumb a pu en venir à écrire p. 447 que *մարաշախ* s'explique aussi bien par *μαρι-τζας* que par *mareschale* (ou plutôt **mareschalt*, cf. ital. *marescaldo*), car *μαριτζας* n'explique ni l'*ω* intérieur, ni le *ջ*, ni le *խ* final. Rien n'autorise à croire que les Arméniens n'aient pas emprunté leurs mots directement au français.

Mais cette erreur a peu d'importance dans le travail de M. Thumb; les arménisants doivent savoir beaucoup de gré au savant helléniste des précieuses indications qu'il leur fournit et qui permettent d'expliquer avec précision une foule de particularités des emprunts.

A. MEILLET

